

Alfred Delavy : Pages de notre vie ¹

Voici un ouvrage aux antipodes du précédent. M. Delavy a recueilli en volume les « billets » qu'il donne régulièrement à son journal sous le pseudonyme transparent de *Vitae*. Ce sont des notes, des observations et des réflexions nées au jour le jour, au fil des événements, menus ou grands, qui s'offrent au sage lorsqu'il porte sa vue, de l'intimité de la famille au cœur de la vaste famille humaine, et de l'horizon natal à l'étendue du monde créé, pour s'élever, par la pensée, jusqu'au Père et au Créateur. C'est le carnet de route, non plus d'une excursion, mais de la vie quotidienne. Ce n'est plus la julienne ou l'ail sauvage que l'on cueille

cole ». Bon. C'est vrai qu'il tiendra son serment pour les « échalas ». Mais alors, pourquoi parle-t-il des « mazots noirs », des « bisses » et du « folklore » ? Quelle erreur est d'ailleurs la sienne ! Si nous employons, en parlant de notre pays, les mots qu'il réprovoque, c'est tout simplement et tout naturellement parce que ces mots sont les mots de notre pays, qu'ils sont notre héritage non sans noblesse, que nous les avons toujours entendus dès notre berceau et n'avons jamais entendu que ceux-là chez nous, et parce que nous n'en avons jamais utilisés d'autres. Ce sont ceux qu'ils viennent d'eux-mêmes à notre pensée et sous notre plume, avec tous les souvenirs et toutes les images de l'enfance. Pourquoi les proscriptions-nous, puisqu'ils sont nôtres et qu'ils sont beaux ? On ne cherche, par là, pas un seul instant à faire de la « truculence » ou du « faux genre ». Ceux « du dehors », peut-être ; mais pas nous. Au surplus, l'argument ne pourrait-il se retourner et s'appliquer à ceux qui, bannissant de tels termes, en introduisent gratuitement d'autres, à seul dessein de faire « couleur locale » et « truculent ». Pourquoi, dans son *Parcours du haut Rhône*, M. Cingria veut-il à toute force faire planer des « condors » dans notre ciel, et bondir des « biches » sur nos moraines ?

De même, dans *Enveloppes*, M. Cingria s'écriait : « Que l'on cesse... de nous parler de Rhône et de vignes et de lieux communs céruleus étourdissants dont nous n'avons que faire nous qui avons le privilège en un instant-éclair d'avoir compris. » Cela, vraiment, ce n'est pas très gentil... Si nous parlons du Rhône et des vignes, c'est qu'ils sont installés au cœur du pays valaisan, et qu'on ne peut parler de la vallée du Rhône, dans notre simplicité, sans parler du Rhône et des vignes qui font la vallée. M. Cingria lui-même s'en prive-t-il ? Et, s'il veut pourchasser aussi sévèrement ce qu'il appelle les « lieux communs » sur le Valais, était-il bien utile de reprendre à son compte les légendes les plus usées, que nous ne donnerions même plus à lire dans nos écoles primaires ? Est-il bien sûr aussi que cela ne soit pas — ou que cela ne devienne pas bientôt — un lieu commun de parler du Valais « wisigoth » et « sarrasin » ou d'évoquer inmanquablement, à son propos, l'Espagne, l'Afrique — et sans doute bientôt l'Inde ?

Qu'il me pardonne, mais ces choses devaient être dites une bonne fois. Les écrivains non valaisans qui font de la littérature valaisanne, nous les accueillons à bras ouverts, ils le savent, et leur hommage à notre pays nous touche. Mais ils ne vont pourtant pas vouloir apprendre aux écrivains valaisans à connaître leur pays, ni les empêcher, avec cet argument facile du faux genre, de la fausse truculence et du lieu commun, de se servir de leurs mots les plus authentiques et de parler selon leur cœur de leur domaine le plus familier — sous prétexte qu'ils ont eux-mêmes, en un « instant-éclair », tout compris... et sans doute mieux compris. Qu'ils voient donc, un peu plus loin, ce qu'en pense un de nos jeunes, M. Jean Follonier.

¹ Editions de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice 1944.

chemin faisant. Chacun de ces « billets », de ces « tranches de vie », fait penser à un morceau de bon « pain bis » du pays, sur lequel on a tracé le signe de la croix et dit le *bénédicticité*.

Sans efforts et sans apprêts, avec une clarté et un murmure de fontaine rustique, la voix de *Vitae* montre quelle armature constituent, pour l'homme, les vertus essentielles de foi, d'espérance et de charité. Elle exalte la Providence, la tradition valaisanne et chrétienne, la patrie et la famille, la nature, le ciel et la forêt, la terre et les présents des saisons. Elle montre le simple bonheur des « braves gens ». Elle fait honte à la folie des hommes en disant les joies du détachement et de la modération ; à leur fureur guerrière, en disant la douceur des berceaux et la pureté des regards d'enfants. Elle dresse l'inventaire des valeurs qui firent notre vallée de larmes habitable : l'honnêteté, le labeur, le devoir, le respect d'autrui, la justice, la bonté. De tout événement, elle tire une *moralité* discrète. « Faire joli », « faire plaisir », « tout donner », thèmes désuets et charmants, sur lesquels le père et le grand-père qui se souvient de son enfance brode des variations parfois bien émouvantes. Pourtant, le laudateur du temps passé n'est pas un contempteur du présent. Comme il le dit lui-même, d'une phrase qui résume bien sa « philosophie », en chantant les Vendanges d'autrefois : « Si je déplore la disparition d'un vieil usage, ce n'est point pour formuler d'inutiles regrets, mais bien pour revenir... sur les feuillettes trop tôt tournés du livre du souvenir. Je ne jeterai jamais la pierre au jeune pommier qui a remplacé, au bord du chemin, le chêne séculaire. N'empêche que je regretterai la poésie et l'ombre du géant tout en mordant à la chair savoureuse du fruit qui aura poussé à sa place. » Et ces *Pages de notre vie* sont en effet des pages de vie, des pages vivantes, qui respirent l'amour de la jeunesse non moins que le respect des parents, l'élan de la sève qui monte à côté de celle qui décline, la joie de vivre malgré les disgrâces de la vie, à cause de ses quelques bonheurs et de la certitude du bonheur de « l'autre vie ».

On a dit qu'on ne fait pas un bon livre avec de bons sentiments. Est-ce bien sûr ? Un livre fait de sentiments estimables peut parfaitement être un très estimable livre. Celui-ci, bréviaire de sentiments simples, mais élevés, tout en étant à la portée de tout esprit, est propre à l'élever. Projection d'une âme saine et généreuse, il est de nature à communiquer cette santé, cette générosité ; somme de l'expérience heureuse et douloureuse d'un homme de bien et d'un homme courageux, il sera bienfaisant et réconfortant pour beaucoup. Notre époque désaxée a besoin d'entendre des paroles de bon sens. Celui qui a cherché et trouvé, à travers les épreuves, « la tranquillité de l'âme, la paix du cœur, les joies de la vie chrétienne », et reconnu que ce sont des « trésors inestimables », en donne le secret tout uni. Son « livre d'amour », nouveau « trésor des humbles », peut être un livre de raison et de consolation. N'est-ce pas un évident mérite, et qui doit nous le rendre cher ? C'est ce qu'indique excellemment M. le Recteur Evéquoq dans sa Préface, en des termes d'une pertinence et d'une mesure parfaites.